

Collection *Victimologie & trauma*

**Philippe Bessoles**

# Le meurtre du féminin

## Clinique du viol

CHAMP SOCIAL  

---

ÉDITIONS

## Prolégomènes

S'il y a une violence singulière, c'est bien celle qui emprunte le déguisement du sexe et se cache dans la mascarade d'une impossible sexualité. Ici règne la violence honteuse, comme on dit par ailleurs « maladies honteuses », par où on est puni quand on a péché. Il n'est pas rare d'entendre, fut-ce à demi-mot, « après tout, elle l'a bien cherché ».

Prétexte ou excuse, la femme est le « prête-à-jour » d'une œuvre de saccage. Entre hérésie et sacrilège, prédation et infamie, le viol est tel un meurtre qui laisse la victime vivante. En tant que meurtre, il forclôt l'espace du sexuel même s'il passe par le lieu dit du génital qu'il dégénitalise. Impasse plutôt que passe, c'est à une mise à mort qu'on assiste. Double meurtre en fait où le sexuel et le maternel sont assassinés. Pire, le viol assigne à la torture tel un matricule à l'avant-bras à cette différence qu'il n'y a pas mieux que le sexe pour réduire l'Autre au simple commentaire de son esclavage. Telle une profanation du sacré, l'Autre – féminin – offre l'expérience la plus totalitaire aux pulsions d'emprise. Le viol n'est pas un acte sexuel. Au contraire, il signe l'impossible déploiement de rencontre pour exacerber les sensations, le sensible, la présence et la permanence de sa mise en scène. L'espace de la douleur s'engouffre et annexe l'existant pour le réduire à quelques pointillés du vivant, à quelques îlots épars de souffle de vie étonnés eux-mêmes d'émerger à fleur d'eau du raz de marée qui les a engloutis. Comme les rescapés des camps de la mort, la femme s'étonne elle-même d'être revenue vivante de l'holocauste pour nourrir remords et culpabilité. Bien des décennies après, elle décline le trauma et conjugue le pathos. Femme crucifiée, elle porte l'infamante brûlure.

Bien plus que le sexe, le viol dénature l'espace anatomique et avec cruauté joue du devant et du derrière, du haut et du bas, du dedans et du dehors. Il exacerbe la choséité, brouille et barbouille. Le viol n'a qu'un

objet : l'extermination. S'il privilégie le sexe, le viol viole aussi par la parole, le geste, le contact, le regard. Il assujettit, aliène et asservit. Il « immonde ». Le guerrier ne s'y trompe pas ; l'acte de violer rythme avec l'acte de tuer. La repréaille passe par la femme ; la conquête aussi.

Les bourreaux, ordinaires ou médiatiques, savent où se niche l'avi-lissement de l'autre : dans la perversion de la différence. En costume de racisme ou d'extrémisme, tantôt appartenance ethnique tantôt croyance religieuse, le viol incarne ce que la mort entretient de rapport étroit avec le sexe. Il est une violence au carré en ce sens que sa mise à mort suspend la temporalité et, à perpétuité, tient sa sentence comme permanente menace. Le viol balaye les garde-fous de la néantisation. Il taillade au vif du Sujet et en le chosifiant, il marque au fer rouge sa trace inef-façable.

Le viol fait œuvre de saccage. Il souille et condamne à la simple réduction de sa barbarie. Il profane le sacré de la femme – et de la mère – et en dévoilant son mystère, il ne cesse de l'interroger. Alors que diable ! Que fait donc l'homme entre les cuisses de la femme sinon, en deçà et au-delà de l'« immonde », interroger l'énigme de son origine. Y a-t-il dans le viol bien plus qu'un assassinat mais quelque chose de sacrificiel – fut-il pulsionnel – qui renoue avec la violence des commencements ? Qui sait si la faute de la femme n'est pas seulement d'en être une mais bien d'entretenir quelques douteuses connivences avec les secrets du commencement.

« C'est moi qui ai planté l'arbre, c'est à moi à goûter au premier fruit. »

Drôle de retour au même dans cette phrase de ce père incestueux dont la primauté venait comme excuse ou prétexte. Tabou de la virginité ou rite initiatique pour cet autre expliquant le nécessaire passage par le père avant que la fille ne rencontrât les hommes. L'acte de déflo-ration devenait-il initiatique ou sous couvert d'initiation, cachait-il d'in-avouables désirs incestueux ? Le culturel comme le cultuel, en costume de sacrificiel ou de rites de passage, cachent bien souvent les figures de la barbarie. L'anthropologie clinique débusque quelques conjugaisons perverses faisant « prendre les vessies du sadisme pour les lanternes des tropiques ». La femme reste trop détentriche – ou supposée telle – du secret de la jouissance comme gardienne du mystère de la fécondité qu'el-

le reste suspecte de l'acte qu'elle n'a pas commis. Tout compte fait, elle sait sûrement pourquoi elle est violée même si elle ne veut rien en savoir. Le seul fait d'être une femme relève déjà de sa suspicion; de là à être suspecte il n'y a qu'un pas que l'autre – y compris l'autre femme – franchit souvent « allègrement ». Dans les conjugaisons de l'abjection, la femme sait faire à l'autre femme bien plus de torture que l'homme n'aurait imaginée. En quelques sinistres époques du côté de Buchenwald, certaines se sont illustrées...

Que dire alors sinon que tout ça n'est pas « très catholique »; catholique ou autre puisque, comme le souligne Julia Kristeva (1980) « *ces femmes [n'arrêtent pas] de nous gâcher l'infini...* ». La femme est le pousser-à-jour de la douleur et de l'horreur comme figure fondatrice de toute énigme. En cela l'abjection reste, inhumainement, une réponse possible à ce que la femme incarne comme mal radical. Son anatomie est déjà suspecte. Son intime rapproche trop plaisir et dégoût, excréments et sang menstruel, vie et mort pour ne pas être complice de quelque malignité.

La femme violée a vu le diable. Elle est contaminée. Elle a son étoile: celle de l'abjection qui l'assigne aux confins du vivant et de l'existant. À l'interface de la mort et de la vie, objet chu, elle signe la limite floue et suspecte de ce qui choit et tombe sans véritablement choir ni tomber. Plus qu'un repère identificatoire qui rapproche le viol de la folie (« Qui suis-je ? »), c'est d'un acte qui s'est passé mais n'a pas eu lieu dont la femme violée témoigne. Sa question reste lancinante : « Où suis-je ? ».

Alors le viol reste cet innommable sans vergogne, menaçant et fascinant condensant oubli et révélation des figures du maternel. Enraciné profondément et viscéralement dans cet archaïque maternel, il lève le voile sans dévoiler cependant quoique ce soit, de cette impensable rencontre du pur et de l'impur, du sacré et du profane. Tel un prélude de mise à mort, sans pantomime aucune, le viol émerge au sacrificiel. Il assassine sans tuer et sans cadavre. Pire, il n'a de cesse de torturer. En suspendant ce temps, il témoigne de l'inefficacité symbolique pour se complaire dans l'emprise du sensible, dans l'empire des sens, jetant la femme, hagarde, sur les chemins d'errance où elle se perd.

Le viol opère sa forfaiture entre chien et loup, dans ce temps réel et métaphorique où rien ne se distingue sinon les vagues formes d'un contour de corps apeuré et meurtri d'où géint une longue plainte. Est-ce alors dans cette victime que l'on veut docile – et consentante – que

gît l'inhumaine abjection qui nous fonde pour pouvoir exister au prix de ne point disparaître. Le sexe de la femme ne peut qu'incarner les mystères fondateurs qui « énigme à l'énigmatique ». N'en déplaise à l'homme la femme a ce privilège d'être *Suma* et non *Prima* c'est-à-dire essentielle et non première.

Quitte à choisir entre la corde, la chaise électrique ou la guillotine comme entre la violence fondamentale, la violence des origines et la violence du symbolique, le viol tente vainement d'économiser la perte qu'exige le choix fut-il dans un marché de dupes. Tel un camelot de l'humanité, il fait les trois pour le prix d'un. Tout compte fait, et solde de tout compte, la femme violée paye le prix fort de son usure. Son usurier oublie par contre que les vrais marchés ne sont point ceux de l'argent mais ceux de la confiance et qu'à toucher l'originaire, seule l'esthétique est une réponse possible. À la question que n'arrive pas à poser le viol, Gustave Courbet y a déjà répondu dans sa toile *L'origine du monde*. Il y a plus de cent ans déjà.